

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Ecrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois..... 6 f. »
Trois mois..... 3 » 50 c.
1 fr. en sus par trimestre pour l'extérieur.

Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

Grand-Théâtre.

L'indisposition de M. Delabranche se prolongeant, M. Sylva a chanté l'*Africaine* et s'en est tiré très-convenablement. Nous croyons savoir que cet artiste est réengagé pour l'année prochaine et c'est très-heureux, car, d'après les progrès visibles qu'il a faits cette année, on peut affirmer que dans un an ce sera un chanteur accompli.

La reprise de *Joseph en Egypte* a eu lieu jeudi.

Cet ouvrage est un peu ancien de forme et de sujet; néanmoins, il y a si longtemps qu'on ne l'a joué, que pour beaucoup de personnes cela équivaut à une nouveauté.

M. Guillot a très-bien chanté le rôle de Joseph et a été vivement applaudi.

M. Barbot mérite une mention toute particulière pour le talent d'acteur qu'il a déployé dans le rôle dramatique de Siméon. Il s'y est montré tout à fait comédien.

Le rôle de Jacob est tenu par M. Danguin, dont la voix sympathique convient admirablement au personnage.

M^{lle} Dartaux est très-gentille sous le costume de Benjamin et chante au deuxième acte un air très-applaudi.

En somme, l'interprétation est bonne, et cet ouvrage tiendra certainement l'affiche quelque temps, en attendant la reprise de *Faust* en grand opéra.

Les *Tribulations de Croquignolet*, nouveau ballet comique en deux tableaux, complétait le spectacle de jeudi.

Y a-t-il une intrigue? Peut-être. En tout cas, il n'est pas facile de s'en rappeler.

Il y a dans cette bouffonnerie un tel mélange de personnages et d'incidents qu'on n'a pas le temps de s'y reconnaître. D'un bout à l'autre des deux tableaux s'agit une noce en *chaîne d'ognon*; au travers de cela, circule un petit homme en habit vert, un caporal, une nourrice qui plante son nourrisson sur les bras du susdit caporal, et bien d'autres encore.

On rit et c'est tout ce qu'il faut. Signalons quelques jolis pas de M^{lles} L. Reuters, Céleste et Richer, ainsi que de M. Ginot. Quant à Croquignolet (M. Ruby), il est très-amusant.

Théâtre des Célestins.

Les pièces à succès se suivent sans interruption sur notre seconde scène. Après les *Inutiles*, *Miss Multon*, aujourd'hui *Séraphine*.

Ce dernier ouvrage, donné pour le bénéfice de Martin, a fait salle comble dès le premier jour, et il y en a pour longtemps. A part le nom de l'auteur qui, à lui seul, est une recommandation excellente, il s'est fait un certain bruit à Paris autour de cette pièce, et cela augmente encore l'attrait qu'elle offre par sa valeur.

Nous ne dirons pas comme quelques journaux, que c'est la meilleure pièce de Sardou. Mais nous la classerons dans le nombre des meilleures, car ce serait trop prétendre que de vouloir lui faire éclipser toutes ses devancières. Le rang est, du reste, encore fort joli.

Comme sujet, il est certain que tout le public ne le trouvera pas à son gré, mais, comme l'a dit le bon La Fontaine, on ne peut contenter tout le monde et son père.

Nous devons dire que l'esprit foisonne dans *Séraphine*, il y a des mots excessivement fins et des nuances très-déliées.

Quant à l'interprétation, elle est parfaite.

MM. Bondon, Montbazou, Harville, Train, Homerville, Chevalier, et M^{mes} Dalloca, Meyronnet et Combet rivalisent de talent et de bonne volonté; il serait difficile d'imaginer un meilleur ensemble.

Lundi, pour le bénéfice de Bondon, la première représentation de *Mad. de Chamblay* et de deux petites comédies. Nous aimons à croire que le public lyonnais voudra prouver sa sympathie à l'excellent artiste qui nous a donné de si beaux rôles en remplissant la salle du parterre au paradis.

A.-L. MAQUAIRE.

Voyage artistique.

Nous n'avons pas été heureux dans notre voyage. Nous n'avons pu récolter qu'un bien maigre bagage. Paris ne nous a rien offert de nouveau, si ce n'est une *Folie à Rome*, opéra bouffe représenté aux Fataisies-Parisiennes. Cet opéra, dont la musique est de Frédéric Ricci, a eu, au dire de la *Comédie*, bien des tribulations avant d'être représenté. Le libretto est un peu faible, mais la partition abonde en jolis motifs et en riches mélodies. Les interprètes ont été très-applaudis, mais M^{lle} Marimon

A. L. Maquaire

surtout y a eu un de ces succès qui comptent dans la vie d'un artiste.

A l'Ambigu, on vient de reprendre *Don César de Bazan*, créé en 1844 par Frédéric Lemaitre. Malgré le temps qui sépare cette époque de nos jours, Frédéric Lemaitre a retrouvé dans cet ouvrage les bravos enthousiastes qu'il y récoltait lors de sa création. Il est certains artistes sur lesquels le temps semble ne pas avoir d'empire, et Frédéric Lemaitre est du nombre.

Les autres théâtres de Paris vivent de reprises, au nombre desquelles nous citerons : *Linda di Chamonix* et la *Somnambula* aux Italiens, et la *Traviata* au Théâtre-Lyrique.

— *Séraphine*, que quelques-uns s'obstinent à siffler à Paris et qui obtient à Lyon un très-beau succès, vient d'être représenté à Lille et à Reims. Aucune opposition ne s'est manifestée contre les bravos qui, dans ces deux villes, ont accueilli le dernier ouvrage de Victorien Sardou.

— Les théâtres de Marseille, depuis quelque temps, ne battent que d'une aile par suite d'indispositions qui, pour ainsi dire, avaient transformé le Grand-Théâtre en hôpital. Cependant la malchance qui semblait peser sur les artistes paraît à peu près terminée. Les principaux d'entre eux sont complètement rétablis, et tout fait présager que le Grand-Théâtre reprendra bientôt le rang qu'il a toujours occupé dans les premières scènes lyriques de France.

— La nouvelle direction des théâtres de Toulouse n'a pas eu le talent de mettre la presse de son côté. Le public n'a pas lieu non plus d'en être satisfait. Les pompeuses promesses des affiches sont à chaque instant remplacées par des relâches. Par suite du peu de temps que la direction donne aux artistes pour apprendre leurs rôles, les pièces sont jouées avec peu ou point d'ensemble et tombent devant l'indifférence publique. Bref, les débuts de la direction ne font pas augurer favorablement de l'avenir des théâtres de Toulouse.

— Dans notre prochain numéro, nous parlerons des théâtres de l'étranger; nous dirons aujourd'hui seulement que, malgré

tous les efforts des directeurs, les théâtres de Bruxelles ne sont pas en voie de prospérité, et que même aux représentations à prix réduits le public fait défaut.

— Ainsi qu'on le voit, tout n'est pas rose dans le métier de directeur, et nous devons féliciter M. D'Herblay des efforts qu'il fait constamment pour maintenir les théâtres de notre ville au premier rang.

F. BOILY.

POÉSIE

UN NOM

A ce nom tout mon corps frémit...
Nom charmant, qui partout me suit !
A chaque instant je crois t'entendre !
En est-il un plus beau qui puisse t'effacer?...
Oh ! que j'aime à te prononcer
A celle qui toujours plus tendre
M'enivre d'un regard d'amour !
Je te redis le long du jour ;
Et puis le soir,
Pour la revoir,
Lorsque du berger l'heure sonne,
Et qu'à l'espoir je m'abandonne ;
Lorsqu'au rendez-vous je l'attends,
Au fidèle écho je t'apprends...
Tu me sembles plus doux que le miel de l'abeille ;
Mieux que des sons divins tu charmes mon oreille ;
Pour calmer les tourments de mon cœur agité,
Pour apaiser surtout sa pudeur trop farouche,
Que j'aime, de bonheur, de plaisir transporté,
A te prononcer sur sa bouche !

S.-S. GEORGES.

LA ROSIÈRE DE LA RUE SAINT-DENIS.

VI

L'horloge voisine tinta neuf fois.
Il y avait déjà plus d'une heure que Pierre Michon était parti ; mais la route est longue de la rue Saint-Denis à la barrière d'Enfer.

— Bon ! dit Fortunée d'un ton joyeux ; Pierre

doit être arrivé là-bas. C'est le moment : les portes s'ouvrent, il entre, il est entré peut-être, il parle maintenant à la supérieure de l'hospice.

Et ses yeux cherchaient à percer la muraille et à traverser l'espace pour voir ce qui se passait là-bas.

Dix heures sonnèrent.

— Ah ! songea-t-elle, il est heureux, lui ! il a déjà embrassé notre enfant ; il va se mettre en chemin pour revenir.

Onze heures sonnèrent ; son cœur tressauta plus fort que le timbre vibrant de l'horloge.

— Ils sont en route ! ils approchent ! ils vont entrer dans un instant ! Et moi qui n'ai rien préparé ! Vite, vite, dressons la table : une nappe blanche, des assiettes, des verres, un beau couvert tout flambant neuf pour cet enfant chéri et, devant son couvert le beau bouquet de violettes que j'ai acheté ce matin à son intention !

Elle se dépêchait, craignant d'être en retard.

— Oh ! comme je vais l'embrasser ! oh ! comme je vais l'aimer ! C'est ici qu'il se mettra, tout à côté de moi. Tiens, son père l'a eue premier ! c'est à mon tour maintenant.... Dire qu'il a deux ans bien sonnés ! Déjà deux ans ; Dieu, doit-il être grand et fort, j'aurai peine à le reconnaître, pour sûr !.... Là, tout est en place, ils peuvent arriver.

Une heure sonna.

— Déjà une heure ! comme ils tardent !

L'anxiété se peignait sur sa figure ; puis haussant les épaules :

— Je vois ce que c'est, le père l'aura amusé en chemin ; il veut lui acheter quelque jouet, cet homme. Ah ! Pierre, mon ami, vous êtes un égoïste ! tout à la joie de revoir notre enfant, tu ne songes pas que j'attends, moi ; que je meurs d'envie de l'embrasser, moi !

L'horloge tinta deux coups.

Fortunée ouvrit la porte toute grande et prêta l'oreille à travers la cage de l'escalier.

L'angoisse remplaça le rire sur ses lèvres pâ-

L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

lies et ses yeux qui, le matin, pétillaient de joie, maintenant se mouillaient de larmes.

— Je sais bien, soupirait-elle pour se rassurer, qu'il y a un tas de formalités à remplir, des actes à examiner, des papiers à signer, que ça n'en finit pas. Pierre n'était peut-être pas arrivé le premier ; la supérieure, occupée, ne lui aura pas répondu de suite. C'est égal : il devait me faire prévenir et me tirer d'inquiétude.

Elle laissa la porte entre-bâillée, pour entendre plus vite, et s'assit, car ses jambes se dérobaient sous elle.

Elle écouta machinalement sonner la troisième, puis la quatrième heure. La nuit approchait. Fortunée regardait vaguement, d'un œil distrait, le jour qui ne cessait de décroître et les reflets capricieux de la lumière qui se jouaient à travers les rideaux. Sa pensée se tendait vers un but unique : l'hospice des Enfants-Trouvés.

La petite Andrée vagissait dans son berceau, mais les cris de l'enfant n'arrivaient pas jusqu'au tympan des oreilles de sa mère, qui n'espiait qu'un bruit : le bruit des pas de Pierre ramenant l'autre.

L'autre, en ce moment, occupait son âme entière.

L'horloge en sonnant cinq heures la tira brusquement de cette torpeur.

Si mon fils était mort ! si mon fils était mort ! s'écria-t-elle avec épouvante. Ah ! je n'avais pas songé à cet effroyable malheur !

Elle n'y tint plus et appela une voisine :

— Catherine, ma bonne Catherine, je vous en prie, veillez sur ma petite Andrée. Il faut que je sorte ; il faut que j'aille m'informer : je meurs d'inquiétude.

— Que vous est-il donc arrivé, ma chère ?

— Ah ! vous ne pouvez savoir. Vous le dire ? le temps me manque à présent : ce serait trop long, et puis je n'ai plus la tête à moi, voyez-vous. A mon retour, vous saurez tout. Mais rendez-moi ce service, Catherine ! demeurez ici

une heure, rien qu'une heure. Je ne resterai pas longtemps dehors, je vous assure... Ah ! un mot encore, si mon mari rentrait, dites-lui bien qu'il m'attende, qu'il ne se mette pas en peine, que je suis allée au devant de lui.

Elle partit en courant.

Deux heures plus tard, elle rentrait effarée, hors d'haleine, l'œil hagard, la poitrine gonflée de sanglots :

— Mon mari, avez-vous revu mon mari ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Non, répondit la voisine.

— Seigneur, Seigneur ! murmura la malheureuse, qui tomba à genoux, et tendit vers le ciel ses bras désespérés.

VII

Le premier soin de Fortunée, après avoir confié sa fille à l'officieuse voisine, fut de courir tout d'une traite jusqu'à l'hospice des Enfants-Trouvés.

Elle arriva comme on allait fermer les portes ; la sœur tourière se tenait sur le seuil, son trousseau de clefs à la main.

— Je désirerais parler à madame la supérieure, lui dit Fortunée.

— Impossible, madame.

— Pourquoi donc ?

— Il est trop tard, l'heure des visites est passée.

Revenez demain.

Fortunée demeura quelques instants atterrée par cette réponse ; puis, reprenant courage :

— Oh ! ma sœur, un mot, de grâce, balbutia-t-elle en fondant en larmes.

— Parlez, répondit doucement la tourière, émue par cette douleur dont elle ignorait la cause.

— Un homme a dû venir tantôt.

— Peut-être bien ; mais il entre tant de monde ici durant la journée qu'il est difficile.

— Un homme d'une trentaine d'années.

— Précisez mieux, madame.

— Il venait réclamer un enfant...

— Ah !

— Un garçon de deux ans.

— Le nom de cet homme ?

— Pierre Michon.

La tourière parut chercher dans ses souvenirs ; mais le nom de Pierre Michon n'éveilla aucun écho dans sa mémoire et elle répondit hochant la tête :

— Vous me voyez véritablement désolée, madame ; mais je n'ai pas connaissance de cela.

La fleuriste étouffa un cri de douleur.

— Ah ! reprit-elle d'une voix pleine d'amertume, vous voyez bien, ma sœur, qu'il faut que je parle sans plus tarder à madame la supérieure ; cet homme dont je vous parle est mon mari. C'est mon enfant, comprenez-vous bien ? notre enfant qu'il venait réclamer ; notre enfant que la misère nous a forcés d'abandonner, il y a bientôt deux ans, et qu'aujourd'hui nous voulons reprendre. Je les attends depuis tantôt. Voyant qu'ils tardaient trop, je suis accourue. Peut-être mon témoignage, peut-être ma présence sont-ils nécessaires ? Me voici. L'angoisse me dévore, la peur me tue, et vous me répondez froidement : repassez demain. Non, non, ne l'espérez point ; il me faut une réponse décisive. Pourquoi mon mari n'est-il pas revenu ? pourquoi mon fils ne m'est-il pas rendu ? Voilà ce que je veux savoir. Puisque vous ne pouvez me satisfaire, votre supérieure me répondra. Conduisez-moi vers elle.

Ce n'était plus l'humble ouvrière qui parlait en suppliante ; c'était la mère courroucée qui du bec et des ongles réclamait impérieusement sa progéniture.

— La tourière crut avoir affaire à une folle.

— Calmez-vous, madame, reprit-elle ; si l'homme que vous dites est venu ici, il en est sorti assurément, car l'hospice, à cette heure, ne renferme que des gens de service ; quant à madame la supérieure... tenez, justement ! voici.

Francis Tesson.

(La suite au prochain numéro.)

Palais de l'Alcazar.

Les bals masqués ont été suivis cette année avec un empressement encore plus grand que les années précédentes. Il semble que chacun veut profiter du peu de temps que l'Alcazar a encore à exister pour s'en donner à cœur joie. Le bal de samedi dernier offrait surtout un coup d'œil vraiment féerique : le velours, la soie, l'or, l'argent, les dentelles s'y confondaient et les toilettes sombres et sévères des hommes non déguisés en faisaient ressortir le luxe et l'éclat.

Ce soir a lieu la grande soirée-bal des Brandons, et samedi prochain 20 février, le premier bal dirigé par ANTONY LAMOTTE.

Nous avons dit déjà bien des fois, et nous ne lasserons pas de le répéter, Antony Lamotte n'est pas un vulgaire compositeur de quadrilles arrangeant à la suite les uns des autres des motifs gais et dansants. Non, selon lui, la musique de danse doit être, comme toute autre musique, savante et élevée; elle doit non-seulement avoir le caractère qui lui est propre, c'est-à-dire s'allier avec les différents pas chorégraphiques, mais elle doit encore parler à l'âme, et par sa mélodie et sa suavité charmer les oreilles des personnes pour lesquelles la danse n'offre qu'un médiocre attrait.

C'est à ce double caractère de la musique qu'Antony Lamotte doit le succès qu'il a toujours obtenu à Lyon, où ses œuvres sont appréciées à leur juste valeur. Aussi chaque fois que le nom d'Antony Lamotte brille sur l'affiche de l'Alcazar, ce magnifique établissement est certain de réunir dans sa vaste enceinte non-seulement la foule des danseurs lyonnais, mais tout ce que notre ville compte de dilettanti.

Dans le répertoire qu'Antony Lamotte apporte cette année, plusieurs compositions sont remarquablement belles et auront bien certainement les honneurs du bis. Nous ne pouvons ici donner un programme de ce répertoire, mais nous citerons, entre autres, *le Cheval de bronze*, quadrille; *les Cro-*

queuses de pommes, valse; *Tambour*, polka, et *le Brasseur de Preston*, quadrille dédié aux brasseurs lyonnais et tiré de l'opéra de ce nom, ouvrage presque inconnu à Lyon, mais qui renferme de fort belles pages de musique.

Ainsi que d'usage, Antony Lamotte aura sous sa direction non-seulement l'orchestre de l'Alcazar, mais encore une musique militaire et une légion chorale, ce qui portera à plus de 100 le nombre des exécutants.

F. BOILY.

MELANGES



On demandait dernièrement à Calino s'il y avait longtemps qu'il n'avait vu sa tante.

— Oh! oui, répond-il, je ne l'ai pas vu depuis le jour de l'an et encore ce jour-là elle n'y était pas.

**

Extrait du procès-verbal d'un garde-champêtre.

Nous X... garde-champêtre de la commune de X... Certifions que revêtu de nos insignes, nous avons trouvé le sieur Y... at-tardé dans un cabaret et que sur nos invi-

tations de se retirer il nous a injurié, nous traitant d'imbécile, de vieille bête, ce que nous déclarons véritable, etc.

**

Un magasin de notre ville qui occupe un assez grand nombre de demoiselles, étale le singulier écriteau que voici :

CONFECTIONS D'ENFANTS EN TOUS GENRES.

**

Nous avons eu entre les mains le billet suivant dont nous recommandons l'orthographe :

Gereconet de devoir a Monsieur..... la somme de Vint Freans 95 Cantime payable a volonté à Mondomisil reus.....

Fait à Lyon Vesse le

Puis pour signature :

Déclaran neus sachan signier.

**

Un pensionnat de notre ville annonce dans ses prospectus que des bons professeurs sont *attachés* à l'établissement. Nous plaignons le sort de ces malheureux, surtout si leurs liens entravent tous leurs mouvements.

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon. — Imprimerie d'Aimé VINGTRINIER.

Vient de paraître :

L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONITEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

PREMIÈRE ANNÉE. — PREMIER TRIMESTRE.

Un vol. in-4° de 316 pages, à 2 colonnes. Prix : 5 fr.

Bureaux : Paris, 7, rue Guénégaud.

L'Echo de la Sorbonne, dont la publication durera trois ans, paraît trois fois par semaine depuis le 6 octobre 1868. Chaque numéro contient, avec des Variétés instructives, deux leçons rédigées conformément au programme des cours de la Sorbonne, par MM. PHILIPPON, Secrétaire de la Faculté des Sciences; EMILE CHASLES, Professeur de Faculté; COCHERIS, Conservateur à la bibliothèque Mazarine; DE MONTMAHOU, Professeur à l'École Turgot; SALICIS, répétiteur à l'École Polytechnique, etc.

Un numéro : 15 c. — Trois mois : 5 fr. — Six mois : 10 fr. — Un an : 20 fr.